

MUR 1777

# *Quarante-neuvième*

## LETTRE OUVERTE

### aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1964.

Mes chers Confrères,

Il m'est arrivé une curieuse aventure. Pour avoir collaboré avec Shakespeare, je me suis trouvé dans la situation du prêtre qui explique de son mieux la parole divine sans être autrement sûr s'il dit vrai ou s'il déraile. A une nuance près : les clercs ont des chefs qui en savent plus long qu'eux en vertu d'une hiérarchie qui augmente le savoir avec les grades, système sans faille, dont l'armée nous offre l'exemple le plus probant. Un évêque est plus près de la vérité qu'un simple curé. Et depuis 1870. Sa Sainteté le Pape est infaillible. Grande chose ! Effacées par cette certitude nouvelle, les erreurs passées ne sont plus dès lors que vagues souvenirs. Je vous parle de la religion catholique pour la facilité, mais tous les Dieux se ressemblent. Le Bouddha, malgré ses grandes oreilles, est aussi muet que ses confrères, tant passés que présents.

Pourquoi je vous parle de tout ceci ? Parce que Shakespeare est un Dieu à sa manière : On a beau l'interroger, il ne répond pas. Faut de source plus directe, j'ai fait ma pâture des diurnales. D'ordinaire la lecture des titres me renseigne à suffisance sur les hauts faits de l'humaine aventure. Légèreté coupable, j'en conviens, car l'on trouve dans ces éphémères des choses passionnantes, tels les oracles de la critique.

Je dis bien : les oracles. En effet, les officiants de la critique remplissent une fonction proprement justicière. C'est un peu comme le tribunal de la pénitence. Si tel confesseur est plus indulgent que l'autre, tous veulent défendre le pécheur contre ses faiblesses pour la plus grande gloire du culte.

Je n'ai pas regretté mon idée.

Et, tout d'abord, j'ai été épastrouillé des connaissances shakespeariennes de ces juges. Qu'un metteur en scène anglais affirme que le grand Will n'a pas de secrets pour lui, aussitôt nos censeurs font à cet insulaire une mercuriale sévère.

Ma contribution a été jugée de façon fort diverse. Pour les uns j'ai sauvé toute la poésie shakespearienne, pour d'autres je n'ai pas évité parfois la platitude. Si ces compliments me sont montés à la tête, les blâmes m'ont abattu. Pour me tirer de cette situation inconfortable j'ai fait sur l'heure mon auto-critique.

Et j'ai compris : ce n'est pas parce que Shakespeare fait pisser tel personnage, que je puis m'arroger les mêmes droits. Si l'on devait imiter les exploits des Dieux, que ce soit Jahveh, Shiva ou Quetzalcoatl, on finirait, au mieux, dans un cul de basse fosse. La tête farcie de mauvais exemples, je m'étais permis quelque licence. N'était-ce pas Mathurin Régnier qui disait :

« A faux titre insolents et sans fruit hasardeux  
Pissant au benoistier afin qu'on parle d'eux. »

Tel ne fut certes point mon propos, mais je me crus en bonne compagnie avec le charmant P.J. Toulet, auteur de ces vers définitifs :

« Les tours de Saint-Sulpice  
Quand je les rencontre  
Je pisse contre. »

J'ai eu tort, je le confesse. Après avoir consulté le Trévoux, je sais : Il faut se borner à « jeter de l'urine par le conduit naturel ».

Je comprends à présent le ministre qui défendit de prononcer à la radio le nom du plus ancien citoyen de Bruxelles. Voulant,



pour me racheter, contribuer à cette œuvre presque pie, j'oserais proposer de l'appeler le petit bonhomme Pipi.

J'ai aussi cherché la lumière dans d'autres secteurs que le mien. Il m'en est resté un grand sentiment de trouble. Les meilleurs interprètes, selon tel juge, étaient les plus mauvais selon tel autre. Rien ne fut épargné. Une simple robe rouge fut proclamée admirable et parfaitement ratée. Le tout soutenu d'arguments confondants. J'en ai conclu, avec Anatole France, que la vérité était blanche et, plein de respect, j'ai murmuré, à la suite de Boileau :

L'art est aisé  
Mais la critique est difficile.

Pour échapper à ces sévérités sans aucun doute nécessaires, je me suis plongé dans la poésie. Ceci n'est pas une figure. De nos jours il faut des plongeurs pour sonder les abîmes où nous entraînent les poètes.

J'ai fait tiquer mon ami René-Louis Doyon en parlant de leur signifiante. Eh oui, cher ami, de nos jours ils sont signifiants, les poètes et leurs poèmes. Qui oserait se permettre de soutenir le contraire ? Tout en littérature est une « système signifiant (...) dont le signifié est par principe déçu ». En poésie, il importe de dérégler totalement le langage « par ses propres virtualités imaginaires ». Il y a lieu, au surplus, de le transcender « pour chercher l'essence du poétique » sans oublier « l'immanence totale du sens à la forme ». Pour mon goût, j'y ajouterais un peu de paromase. L'application de ces préceptes conduit tout droit à la signifiante. Méfions-nous de propos facétieux, tel celui tenu récemment par le docte académicien-poète Lucien Christophe : « Et si vous comprenez ce que je veux dire, vous avez bien de la chance, car moi, je ne le sais pas ». C'est, de sa part, pure coquetterie. Il est aussi signifiant que ses confrères.

Comment clore cette missive sans vous parler de cet extravagant qui vient de refuser tout net une distinction par trop platonique ? Ecrivain de métier, il préfère la vraie monnaie à la monnaie de singe et accepte l'argent si le montant offert est au moins égal au salaire d'un ouvrier qualifié. Cet énergumène s'appelle Hugo Claus. Par bonheur, il écrit en néerlandais et ne



menace donc en rien nos usages suaves à base de récompenses distribuées d'après l'âge et les titres des bénéficiaires. Hugo Claus est formel : Un écrivain doit pouvoir vivre de son travail, or en Belgique, les pouvoirs publics se désintéressent de ce problème. Ce n'est vrai qu'en partie, puisque nous exportons des jeunes, selon la formule inventée par Roger Bodart. Et Paris est moins difficile à conquérir qu'on le croit. Il suffit d'avoir du talent. A ce propos, savez-vous qu'un début sensationnel nous attend ? L'œuvre d'un homme, poète à sa manière, doué de fantaisie et d'imagination, répondant non sans éclat à la définition de Platon qui traitait les poètes de menteurs, cet auteur, lié désormais à un grand éditeur de Paris par un contrat royal, vous l'avez deviné, c'est notre P.H. Spaak. Les innombrables bavardois, comme dirait le Connétable, auxquels il a été mêlé, bien racontés, feront sans doute la joie de nos arrière-petits-enfants, s'il en reste, ce que nous voulons espérer malgré tout. Nous souhaitons bonne chance au futur auteur. Certes, il est plus facile de lancer des bulles d'air que de les capter. Mais on peut lui fair confiance, à l'exemple du grand éditeur de Paris.

ROGER AVERMAETE.